

P utain, ça la reprend. Juste le soir de mon bac. Elle a dû préméditer son coup, décréter que c'était le moment idéal, entre l'escalope milanaise et le tiramisù. Je t'explique : nous fêtons mon bac à la Madonnina, ma mère et moi, un restaurant italien près du canal Saint-Martin à Paris. Le patron est originaire du même coin que mes grands-parents maternels, pas loin de Naples. J'ai commandé un spritz. À ce point du repas, les glaçons ont fondu, dissipant le goût de l'alcool et ne laissant qu'une saveur fade d'eau froide. Le patron vient glisser son « *Come va ?* », ma mère lance un joyeux : « *Molto bene, grazie* », tout est bien. À la fin du plat de résistance, elle veut sortir fumer (pour la troisième fois) et nous voilà plantés sur le trottoir. C'est un beau soir d'été. La température commence tout juste à tomber, doux doux. Pas mal de fenêtres ouvertes et l'écho de musiques confuses qui se mêlent à des rires préenregistrés (quelqu'un au rez-de-chaussée d'à côté regarde un

bêtisier à la télé). J'attends tranquillement que ma mère ait fini¹.

Et là, elle lance avec sérieux :

— Mon chat. Tu as dix-huit ans, tu as ton bac, tu n'es plus puceau²...

Elle cherche ses mots. Je la vois venir.

— Est-ce que ça te dirait de rencontrer ton père ?

Tous les ans, ma mère propose de me présenter à ce type. Je suis bon pour la diarrhée ; je connais le truc par cœur : le douloureux branle-bas de combat dans mes intestins quand elle me parle de mon géniteur qui me conduit invariablement aux chiottes dans la demi-heure. Mon avenir immédiat est tout tracé.

— Juste le voir une fois. Je suis sûre qu'il serait d'accord maintenant.

Ma mère prétend toujours qu'elle m'a fait toute seule, pour elle seule, OK. Mais en vrai ? Il a vécu ça comment le monsieur en question ? Bon, manifestement, il est au courant de mon existence, c'est déjà ça. Mais quoi : ça l'a arrangé de ne pas me reconnaître ? Il était marié, dans l'impossibilité d'avoir ce fils ? Il n'en voulait pas ? Et pourquoi serait-il prêt à me rencontrer *maintenant* ? Je me rends bien compte que

1. Pourquoi mordille-t-elle ses clopes ? C'est infâme. Entre deux bouffées, elle laisse la cigarette entre ses lèvres et déchiquette le filtre machinalement, ne laissant à la fin qu'un immonde bout de coton jaunâtre.

2. Ouais, je suis d'accord : on aimerait pouvoir se passer de ce genre de détail, mais ma mère est comme ça : elle dit tout ce qu'elle pense et, parfois, ça vrille un peu les tympans.

tout ça pue à force d'être resté terré dans le silence, un silence que j'ai été le premier à entretenir.

— En fait, peut-être que tu pourrais commencer par me raconter l'histoire, dis-je. Ensuite, je réfléchirai.

— Je te la raconte depuis ton plus jeune âge. Tu viens ?

Et nous réintégrons la salle du restaurant. Il y a très peu de monde. On se croirait un soir d'août alors que les grandes vacances viennent à peine de commencer. Je me perds dans mes pensées, changer de sujet, pitié...

— Tu es sûr que tu veux faire philo ? m'exauce-t-elle en goûtant mon tiramisu.

— C'est toujours pareil : tu dis que t'en veux pas et tu bouffes le mien !

Elle repose la cuillère aussitôt et signifie au patron qu'elle souhaite prendre la même chose.

— Pourquoi je ferais pas philo ? C'est pas bien ?

— Prof de philo, c'est très bien, admet-elle.

Elle attrape un crayon dans son sac et relève ses cheveux de jais en un vague chignon. Si ma mère ne fumait pas, elle serait indéniablement une héroïne.

— Je veux apprendre à penser.

Je m'interromps.

— C'est con comme phrase ?

Elle sourit.

— Solennel, mais pas con du tout.

— Quand on apprend à penser, on peut faire plein de choses dans la vie.

Tandis que j'aligne mes naïvetés, je suis le trajet délicieux du tiramisu dans ma gorge et, plus bas, de l'orage inquiétant dans mon ventre.

— Et puis, comme ça, je ferai comme toi.

Elle m'interroge du regard.

— Je deviendrai libraire. Rayon sciences humaines. Y a pas que prof dans la vie.

Elle soupire.

— Tu ne veux pas plutôt t'inventer quelque chose à toi ?

— J'ai déjà inventé suffisamment de conneries à moi, non ?

Elle prend un air suspicieux.

— Tu n'en penses pas un mot.

— Comment ça ?

— Je m'inquiète pour toi, Vince.

— Tu m'as vu dans des états pires, non ?

— J'aimerais que mon fils sache quoi faire de sa peau. Tu dis « philo », « libraire » pour dire quelque chose... J'ai l'impression que tu te fous totalement de ton avenir.

— OK. Pourquoi tu me prendrais pas en stage à la librairie ? Après tout, on part qu'en août...

— Ça t'intéresserait vraiment ?!

— Si je suis payé !

Ça ne la fait pas rire. Je bougonne :

— Je comprendrai jamais pourquoi les parents veulent jamais que leurs enfants fassent comme eux. Par exemple...

Je stoppe net. Le prénom ne veut pas sortir. Octave, allais-je dire. Octave dont j'ai appris (nos mères bossent ensemble) qu'il a galéré pour faire admettre à son père chirurgien qu'il ferait médecine.

Ma mère me regarde avec tendresse.

— Tu penses encore à lui ?

Elle caresse ma main. J'aimerais qu'elle arrête tout de suite. C'est gentil, mais je veux qu'elle arrête.

— Je n'en reviens toujours pas, radote-t-elle.

— Moi non plus, dis-je avec une amertume appuyée. D'ailleurs, j'y suis toujours.

— J'étais tellement persuadée qu'Octave et toi...

— Ce ne serait qu'un *accident* ?

Je me lève et je cours aux toilettes.



Nous marchons en silence au bord du canal. Nous avons notre partie préférée : juste en face du square Tribolati, plongé dans le noir à cette heure. Le bras d'eau fait un très joli coude à cet endroit. Nous croisons pas mal de jeunes qui profitent de la nuit chaude et partagent des bières.

L'ennui avec ma mère, l'ennui réel, c'est qu'elle tient une librairie avec celle d'Octave. Comment ne plus entendre parler de lui ? Hélène fait tout pour ne pas évoquer son fils devant moi, mais ça lui échappe parfois et je ne peux pas lui en vouloir. Elle ne précise bien sûr jamais quand il vient à Paris. Tous les

week-ends, j'y pense : est-il de passage ? Pareil, il a pu m'arriver (je ne sais pas pourquoi j'en parle au passé) de demander des nouvelles quand je la vois, sur un ton neutre et détaché. Et elle répond. Alors la cavalcade repart sous le tee-shirt, le désir d'en savoir plus, il pense encore à moi ? Non, oublie, j'ai rien dit. Seul le temps sera mon allié, décidément, grignotant peu à peu mon amour comme un fruit trop mûr ; un oiseau passera par là, ou un rat : tiens, les restes ! Tout doit disparaître ! Alors je pourrai de nouveau entendre parler d'Octave, de sa réussite aux concours, de la spécialité qu'il vise¹, et je m'en tiendrai là parce que les amours d'Octave, non, faudrait pas pousser.

— Il surviendra au moment où tu t'y attendras le moins, déclare ma mère.

J'entends tout d'abord « reviendra » au lieu de « surviendra ».

— Tu parles de quoi ?

— Du nouvel amour, mon chat.

Elle passe un bras autour de ma taille.

— C'est un peu de la pensée magique, ton truc.

— Moi, j'y crois.

— Est-ce que je vais finir comme toi ?

— Euh... tu peux développer... ?

— Pourquoi t'es seule, maman ?

1. Il a toujours dit : neurologie. Ça l'obsède d'aller tripatouiller les boîtes crâniennes. Moi, j'irais bien voir dans la sienne pour comprendre ce qui lui a pris quand il a décidé de m'éradiquer de sa vie.

Elle ne rétorque rien, le regard haut vers le quai d'en face. Puis elle murmure enfin :

— C'est très bien aussi, la solitude.

— La solitude avec son fils chéri...

— Tu veux dire que je t'étouffe ?

— Ça fait longtemps qu'il ne t'est rien arrivé.

Elle lâche un rire bref.

— Ça te ferait bizarre si je ramenaïs quelqu'un...

Oui, je peux t'assurer que ça te ferait très bizarre.

— Ce serait la bonne occasion de te quitter.

— Agréable...

— Nan mais je veux dire : aller vivre dans une chambre de bonne ou... celle de Mme Mercier, par exemple. Ça fait des années qu'elle propose de nous la louer. Et puis, c'est pas loin. Avoir un endroit à moi, quoi.

— Je prends trop de place dans ta vie ?

— Arrête avec cette obsession à la con !

Je la sens de nouveau revenue en elle-même.

— Je ne sais pas si j'ai tellement envie d'un homme, tu sais.

— T'as cinquante ans ! Sérieux ! Le désir, ça disparaît pas ! Il y a un mythe qui en parle. Chez Platon, je crois.

— Oui, dans *Le Banquet*.

— Voilà.

Je sors mon portable et je tape : « platon banquet wiki ». D'un doigt, je scrolle jusqu'à repérer l'origine

du désir dans le discours d'Aristophane (qu'on a étudié pour le bac mais que j'ai déjà à moitié zappé) :

— De base, y avait trois catégories d'êtres humains : le mâle, la femelle et l'androgyné. Et chacun était double : quatre mains, quatre jambes, deux visages, deux sexes, etc. Et, un jour, ils ont voulu prendre la place des dieux.

Ma mère pouffe de rire.

— Quoi ?

— Rien. Je t'imagine donnant des cours en amphî.

— Donc. Ces crétins sont montés jusqu'au ciel pour combattre les dieux. Et là, Zeus les a coupés en deux. Depuis, chaque être recherche la moitié dont il a été séparé. C'est ce qu'on appelle le désir. Le mâle recherche son mâle originel, la femelle recherche sa femelle. Et pour les androgynes qui étaient mâle *et* femelle, ça donne les hétéros.

— Mais pourquoi n'y aurait-il qu'une seule moitié qui nous attend ? suggère ma mère. C'est très conformiste.

— Ça qualifie juste ta préférence sexuelle, à mon avis.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu fais des « fluides », comme tu dis toujours ?

— Je suis pas Platon, moi ! Tout ce que je sais, c'est que tu es programmée pour rechercher un homme, ou *des* hommes, si tu préfères. On n'est pas faits pour être seuls, maman.

— Mais c'est sans compter tout ce que j'ai déjà vécu. Mon passé amoureux, tu en fais quoi ? C'est là, ça reste. C'était fort, c'était remuant, c'était fatigant, c'était tout ce que tu veux, mais c'est là. Pourquoi ça ne suffirait pas ?

— Même François ?

Elle sourit, amusée.

— Non : François, c'était raté.

— Pouvais pas le blairer, celui-là...

— Je crois que tu as compris maintenant : on ressort assez épuisés de l'amour. Alors on ne peut pas y passer toute sa vie... Tu le diras à ton ami Platon.

— Mais comment font les autres ?

— Les autres ?

— Ben, ceux qui vivent en couple.

Elle hausse les épaules.

— Il y a ceux qui continuent à s'aimer presque comme au premier jour. Et puis, pour d'autres, l'amour change. Quelque chose se pose. La passion finit par s'apparenter à un beau compagnonnage.

— Et ça, t'en voulais pas ?

— Ça, peut-être que je n'en voulais pas en effet.

Je mate son profil.

— T'as été super libre, en fait.

Elle rit pudiquement. Parce que oui : elle a entendu la pointe d'admiration dans ma voix.

— J'ai fait avec ce que j'étais, mon grand. Il faut un certain talent pour vivre avec quelqu'un. Quelqu'un d'autre que son enfant. Et peut-être que je n'ai pas ce

talent-là. J'ai eu celui d'aimer. Sans mesure. Et c'est tout, je pense. Est-ce si grave ? En voilà un beau sujet de philo pour toi !

— Vous avez quatre heures !

Nous dépassons un couple de trentenaires emmêlés l'un à l'autre et je me demande : auront-ils le talent de vivre ensemble, ces deux-là ?

— Mais vivre avec quelqu'un, c'est un autre sujet. Moi, ce que je voudrais savoir, c'est à partir de quel moment tu t'es dit ce truc trop bizarre : « Peut-être que je n'ai plus besoin d'homme dans ma vie ? »

— À partir d'un certain nombre d'histoires.

— On croirait que tu parles du capital soleil ! D'une réserve qu'on épuise !

— Bien résumé ! Je l'ai vécu et voilà.

— Comment ça : je l'ai vécu et voilà ?

— C'est *fait*, Vince. Je n'ai pas nécessairement besoin de le revivre tous les quatre matins.

Je me fige. Je suis atterré par la fulgurance déplorable que je viens d'avoir.

— Alors pour moi aussi c'est fait ? Octave était *THE romance* ? Et après, y aura plus rien ? Rien d'aussi dingue ?

Elle fait non de la tête :

— Toi, tu n'as pas épuisé tes réserves. C'est d'une telle évidence. On rentre ? Et pense bien que la femme qui te parle avance à tâtons.

Je lui adresse un regard d'incompréhension.

— On réfléchit tous dans une semi-obscurité, monsieur le futur philosophe. Même à mon âge. Je te dis les choses comme elles me viennent. Mais, si ça se trouve, je vais tomber amoureuse dans trois jours. Alors j'enverrai toutes ces belles théories dans le canal Saint-Martin. Et je remercierai Platon.